

## LE PROBLÈME DU VŒU

Le vœu, en tant que promesse solennelle faite à Dieu, joue un grand rôle dans les écrits et dans la carrière de Chateaubriand. Le vœu de chasteté imposé à l'héroïne d'Atala par sa mère déclenche le suicide, tout en fournissant au père Aubry l'occasion d'un éloge du catholicisme. Dans René, Amélie transforme un amour incestueux en charité quand elle prononce ses vœux. Un vœu est à l'origine du Génie du Christianisme, ouvrage auquel Chateaubriand attribue son succès littéraire et qu'il a entrepris dans l'intention d'expié le tort causé à la religion par son Essai sur les révolutions. Il n'est pas surprenant que Chateaubriand médite une dernière fois sur le sens du vœu dans les MOT, où il passe en revue les événements qui l'ont formé. Bien que le problème du vœu ne soit posé explicitement que dans les premières pages des MOT, celui-ci est présent de façon implicite tout au long du livre. En effet, le vœu ne cesse de revenir sous forme de leitmotiv, en relation avec les convictions politiques et religieuses de l'auteur.

Chateaubriand raconte, au début des MOT, les circonstances du premier vœu, qui a lieu peu après sa naissance:

Ma nourrice se trouva stérile; une autre pauvre chrétienne me prit à son sein. Elle me voua à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth, et lui promit que je porterais en son honneur, le bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans [...] Il entra dans les conseils de Dieu d'accorder au vœu de l'obscurité et de l'innocence la conservation des jours qu'une vaine renommée menaçait d'atteindre (I, 18-19).

Ce vœu est des plus primitifs, et peut être attribué à la superstition de la nourrice. Pourtant, loin de s'en moquer, Chateaubriand prétend que ce vœu lui a sauvé la vie, en attirant la protection de la mère du Christ sur le nouveau-né.

Ce premier vœu ne vise qu'à une simple réciprocité de services (la protection de l'enfant en échange du port de la livrée de sa patronne) et n'engage que le corps. Le deuxième vœu, bien plus important, que Chateaubriand appelle «l'acte le plus grave de ma vie» (I, 287), est son mariage avec mademoiselle de Lavigne, après son retour du Nouveau Monde. Ce mariage, arrangé par sa mère et ses sœurs dans le but de lui fournir les moyens financiers pour rejoindre l'armée des émigrés, n'a aucun attrait pour le fiancé: «Toutes mes illusions étaient vivantes, rien n'était épuisé en moi; l'énergie même de mon existence avait doublé par mes courses. J'étais tourmenté par la muse» (I, 287). Ce vœu, qui engage à vie le bien-être physique et sentimental des jeunes fiancés, paraît d'autant plus injuste que l'avenir démontrera leur incompatibilité. Cependant, sans rancune ni ironie, l'auteur juge favorablement son union de convenance avec cette femme qui, «adverse aux lettres», ne lira jamais «deux lignes» de son mari (I, 288-289), ne partagera pas ses opinions politiques et vivra souvent séparée de lui. Avec un certain recul, Chateaubriand loue ouvertement le vœu que sa famille lui a imposé:

Somme toute, lorsque je considère l'ensemble et l'imperfection de ma nature, est-il certain que le mariage ait gâté ma destinée? [...] Aurais-je produit un plus grand nombre d'ouvrages si j'étais resté indépendant, et ces ouvrages eussent-ils été meilleurs? N'y a-t-il pas eu des circonstances, comme on le verra, où me mariant hors de France, j'aurais cessé d'écrire et renoncé à ma patrie? Si je ne me fusse pas marié, ma faiblesse ne m'aurait-elle pas livré en proie à quelque indigne créature? [...] La pleine licence de mes désirs n'aurait pas ajouté une corde de plus à ma lyre, un son plus ému à ma voix (I, 289-290).

Cette citation capte l'attention du lecteur par le fait que Cha-

teaubriand attribue ses succès diplomatiques et, surtout, littéraires, à son mariage. Comme le vœu de la nourrice a conservé son salut physique, l'engagement du mariage a rendu possible sa vie artistique.

Chateaubriand exprime son jugement sur l'efficacité des vœux dans les premier et neuvième livres des MOT composés, respectivement, en 1812 et 1822. Pourtant le problème du vœu s'était déjà posé dans *Atala* (1801), où, le lecteur s'en souviendra sûrement, l'avis de Chateaubriand était bien plus ambigu. Dans le roman, la mère de l'héroïne, qui désespère de la vie de son nouveau-né, consacre la virginité de sa fille à la Vierge. Quand *Atala* tombe amoureuse de Chactas et se trouve tentée par l'amour charnel, le «vœu fatal» de sa mère la «précipite au tombeau»<sup>1</sup>, car elle s'empoisonne plutôt que de trahir sa promesse. Chactas juge pervers le vœu aussi bien que la religion qui le sanctionne: «Périsse le serment qui m'enlève *Atala*! Périsse le serment qui contrarie la nature!»<sup>2</sup>. Le père Aubry critique également le vœu en question, mais pour des raisons différentes. Parlant au nom de l'Eglise catholique, il explique à *Atala* que tout vœu obtenu sans consentement n'a aucune validité et qu'un tel vœu relève de l'ignorance et du fanatisme:

Ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance [...] Votre mère, et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait, ont été plus coupables que vous; ils ont dépassé leurs pouvoirs, en vous arrachant un vœu indiscret; [...] Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme, et du défaut de lumières en matière de religion<sup>3</sup>.

Les jeunes héros du roman souscrivent à l'opinion du père Aubry selon laquelle tout vœu doit être volontaire. Au moment

1. Chateaubriand, *Atala*, René, Les Natchez, édition établie par J.-C. Berchet, Paris, "Le Livre de Poche", 1989, p. 141.

2. Ibid., p. 142.

3. Ibid., p. 147.

d'expirer, Atala n'exige pas de Chactas la promesse de se convertir, mais simplement l'engagement de se familiariser avec la religion.

Les vœux que Chateaubriand approuve dans les MOT ressemblent de façon frappante au vœu condamné d'Atala. Faits par des femmes peu instruites dans la doctrine, ces vœux ne reçoivent pas le consentement de celui qui est obligé de les accomplir. Pourtant, ils se révèlent efficaces et méritent l'approbation. Comment expliquer ce changement d'opinion entre la composition d'Atala et celle des MOT?

Atala, œuvre de jeunesse, est un livre didactique qui rappelle le conte philosophique du dix-huitième siècle. Le développement psychologique des personnages intéresse moins l'auteur que l'exposition des idées. Tout comme Voltaire dans *Candide* et Sade dans *Les Infortunes de la vertu*, Chateaubriand crée des représentants intellectuels de son époque. Atala incarne les passions; Chactas raisonne comme les philosophes; le père Aubry prône un christianisme modéré et humanitaire. Le vœu sert de point de départ dans cette défense de la religion. C'est le vestige d'une contrainte qui n'est plus acceptée par l'Eglise, protectrice, au dix-neuvième siècle, selon Chateaubriand, de la liberté et de la raison.

Le dessein des MOT est tout autre. Plusieurs raisons, selon Chateaubriand, ont concouru à la composition de son autobiographie, telles que le désir de faire revivre les événements remarquables de son époque et d'éterniser certains personnages dont le souvenir risque de disparaître (I, 436). Mais, avant tout, il essaie de comprendre comment un fils cadet de la noblesse bretonne appauvrie a pu connaître un destin aussi extraordinaire que le sien, et devenir un des plus grands hommes de son temps. Chateaubriand pose implicitement dans son autobiographie le problème de la permanence: pourquoi a-t-il survécu à tous les accidents du destin qui ont accablé les meilleurs de ses compatriotes? Trouve-t-on la justification de l'homme mûr

dans les événements de sa jeunesse? Sur ce point, il ressemble plus qu'on ne l'a encore écrit à Montaigne, auteur qu'il ne cesse de citer dans les MOT. Comme Montaigne, Chateaubriand paraît obsédé par le devenir. Il affirme à chaque page que le hasard gouverne la vie, que les caprices de la fortune emportent les gouvernements aussi bien que leurs sujets, que tout pouvoir terrestre demeure temporaire et arbitraire. Pourtant, il cherche aussi bien que Montaigne des repères dans ce chaos qu'est la vie, «une forme maîtresse, qui luict [...] contre la tempeste des passions, qui lui sont contraires»<sup>4</sup>. L'auteur des Essais, dans le chapitre XXXVII de son Deuxième Livre, s'étonne de ce que «cette goutte de semence dequoy nous sommes produits, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens et des inclinations de nos peres [...]»<sup>5</sup>. A son tour, Chateaubriand retrouve dans les deux vœux de sa jeunesse la source de l'homme actuel, et s'il apprécie ces deux vœux, c'est parce qu'ils ont influencé au plus haut point son caractère, et ont même fonctionné dans sa vie mouvementée comme des forces stabilisantes.

Les vœux s'associent à la mère, à la nourrice et à la Vierge patronne du village. En tant que forces maternelles, ils aident non seulement à protéger l'enfant, mais aussi à l'éduquer. Les obligations qu'ils imposent forment la volonté du jeune homme et lui enseignent, à la fois, les bienfaits d'une promesse tenue et la force morale qui résulte de cette fidélité. Chateaubriand prend soin, tout de même, de montrer au lecteur que les vœux en question ne sont ni déraisonnables ni trop difficiles à accomplir. Il les distingue des vœux illégitimes dans l'épisode où sa mère le détourne d'une carrière ecclésiastique pour laquelle il n'a aucun goût: «J'aime encore mieux vous voir homme du monde que prêtre

4. Montaigne, *Les Essais*, édition établie par P. Villey, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, p.811.

5. *Ibid.*, p. 763.

scandaleux» (I, 102), dit-elle à son fils indécis. A la différence du vœu qui enchaîne Atala, les vœux acceptés dans les MOT ne contraignent pas de manière opprimante l'avenir du narrateur.

En ce qui concerne le vœu, Chateaubriand attache peu d'importance au problème de la liberté individuelle. A propos de son mariage, il prétend que sa femme n'a opposé que des obstacles insignifiants à son bonheur: «J'aurais sans doute eu plus de loisir et de repos; j'aurais été mieux accueilli de certaines sociétés et de certaines grandeurs de la terre; mais en politique, si madame de Chateaubriand m'a contrarié, elle ne m'a jamais arrêté» (I, 289). On peut supposer que les vêtements bleus et blancs qu'il a portés pour Notre-Dame de Nazareth l'ont encore moins incommodé que son mariage! Dans les MOT Chateaubriand craint moins une perte qu'une surabondance de liberté, qui aboutit trop fréquemment à la licence. Il associe certains excès dans ses actions et dans ses émotions aux pires abus de la Révolution française, dont il a eu le malheur d'être témoin. Cette crainte s'exprime clairement dans les épisodes de la chute de la Bastille et des têtes de Foulon et de Berthier portées par la foule devant sa fenêtre: «Brigands! [...] est-ce comme cela que vous entendez la liberté?» (I, 171). La ville de Paris en 1789 où «au milieu de ces meurtres, on se livrait à des orgies [...]», où «on promenait dans des fiacres les vainqueurs de la Bastille, ivrognes heureux; [...]», (I, 168) lui inspire une profonde méfiance à l'égard des passions, sentiment qu'il montre aussi bien dans les MOT que dans Atala. Le vœu peut servir de remède en contrôlant une nature humaine trop sujette à la violence.

De plus, le vœu empêche une dissipation d'énergie nuisible à l'homme de génie. Chateaubriand avoue qu'il ressemble quelquefois beaucoup trop à son héros fictif, René, cette victime du vague des passions qui n'a jamais su s'engager dans une voie quelconque. Un de ses contemporains lui paraît coupable de la même dissipation: lord Byron. Si notre auteur «proclame [son] enthousiasme [...] pour lord Byron» (I, 418), s'il souligne les

ressemblances entre ses propres expériences de jeunesse et celles de l'anglais, ainsi que l'influence que l'un et l'autre ont exercée sur le monde littéraire, il accuse néanmoins son homologue de ne pas avoir atteint, par sa trop grande liberté, la concentration nécessaire à la gloire. Le résultat, c'est une œuvre littéraire mineure, incapable de survivre à son auteur: «Cependant Byron n'est plus ce qu'il a été; je l'avais trouvé de toutes parts vivant à Venise: au bout de quelques années, dans cette même ville où je trouvais son nom partout, je l'ai retrouvé effacé et inconnu partout [...] il en est de même à Londres où sa mémoire périt» (I, 415). Chateaubriand prétend, au contraire, que l'engagement du mariage a produit un effet salutaire sur ses écrits: «La contrainte des sentiments [...] [a] peut-être augmenté l'énergie de mes accents, animé mes ouvrages d'une fièvre interne, d'une flamme cachée qui se fût dissipée à l'air libre de l'amour» (I, 290). En contenant l'énergie créatrice, le vœu concentre l'inspiration, et favorise la naissance d'une œuvre à la fois plus passionnée et plus durable.

Chateaubriand met le vœu en relation non seulement avec sa mère mais aussi avec sa langue maternelle. Il attribue son succès littéraire au mariage qui a rendu impossible son séjour définitif dans un pays étranger. A propos de son amour pour l'anglaise Charlotte Ives, la femme qu'il aurait probablement épousée s'il avait été libre, il exprime peu de regrets pour ce bonheur perdu: «[...] en épousant Charlotte Ives, mon rôle changeait sur la terre: enseveli dans un comté de la Grande Bretagne, je serais devenu un gentleman chasseur; pas une seule ligne ne serait tombée de ma plume; j'eusse même oublié ma langue, car j'écrivais en anglais dans ma tête»(I, 370-371). Le mariage a empêché cet exil linguistique, bien plus grave que l'exil géographique. Don de la providence, ce vœu a en outre détourné le premier des romantiques français du chemin des plaisirs passagers pour le diriger vers la gloire.

Finalement, le vœu rattache l'écrivain à son pays natal, la

Bretagne. La promesse faite à la Vierge par la nourrice, «n'est plus de ce siècle» (I, 19), et Chateaubriand la suppose incompréhensible pour le lecteur moderne. Pourtant, elle convient parfaitement à une femme née dans une province qui, depuis ses origines, est profondément chrétienne. L'auteur fait remarquer la fidélité au catholicisme des habitants de Saint-Malo, ville fondée par un saint hermite et un évêque: «Il y a treize siècles qu'aucune infidélité n'a souillé la langue qui a servi d'organe pour prêcher Jésus-Christ, et il est à naître qui ait vu Breton bretonnant prêcher autre religion que la catholique» (I, 32). Cette fidélité trouve sa gratification dans la richesse des cérémonies qui réunissent la communauté et qui satisfont la sensibilité des simples villageois. Dans l'épisode du relèvement du vœu, Chateaubriand fait l'expérience de la poétique du Christianisme, expérience qu'il partage avec tous les croyants. Pendant la messe, le village entier tourne son attention sur l'enfant de sept ans qu'il était alors. Pour lui seul, la pompe ecclésiastique se déploie sous les voûtes de l'édifice gothique, et «l'autel [est] illuminé de mille cierges» (I, 25). En ôtant ses habits bleus et blancs, qu'il offre en ex-voto à la Vierge, l'enfant comprend le pouvoir qu'a la religion de fortifier l'âme fidèle.

La loyauté de Saint-Malo se constate également dans le domaine politique: «A compter du règne de Henri IV, ma ville natale se distingua par son dévouement et sa fidélité à la France» (I, 28). Cette attitude n'a pas empêché la Bretagne d'envoyer ses enfants aux quatre coins du monde. Bien avant que l'auteur des MOT n'ait tenté en Amérique la découverte du passage au nord-ouest (I, 188), Saint-Malo était «la patrie de Jacques Cartier, ce Christophe Colomb de la France» (I, 28) et «fournissait les meilleurs matelots de notre marine» (I, 28) dont quelques-uns donnèrent leurs noms aux Iles Malouines. Les Bretons ont donc su concilier l'esprit d'aventure, l'amour de la liberté et la fidélité à la tradition. En échange, ils ont gagné une gloire permanente dans l'histoire de France. En réfléchissant sur ce qu'il a hérité de sa terre



natale, Chateaubriand se reconnaît, lui aussi, fils de Saint-Malo:

Peut-être l'influence de mon rocher natal a-t-elle agi sur mes sentiments et sur mes études. Dès l'année 1015, les Malouins firent vœu d'aller aider à bâtir de leurs mains et de leurs moyens les clochers de la cathédrale de Chartres: n'ai-je pas aussi travaillé de mes mains à relever la flèche abattue de la vieille basilique chrétienne? (I, 32)

Comme les Malouins du moyen âge et comme son ancêtre, ce baron de Chateaubriand (évoqué par le prieur pendant le relèvement du vœu) qui était parti en croisade avec saint Louis pour défendre sa foi et son roi, l'auteur des MOT va engager sa parole dans la défense de la religion et de la légitimité.

Le prieur de Notre-Dame de Nazareth prononce un discours sur «l'efficacité des vœux» (I, 26). Chateaubriand, consciemment ou inconsciemment, s'inspire de ses paroles lorsqu'il apprend, en 1798, la mort de sa mère et la douleur que son Essai sur les révolutions a infligée à la moribonde. L'obligation qu'il s'impose prend la forme d'un vœu de pénitence:

L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles me désespéra: je jetai au feu avec horreur des exemplaires de l'Essai, comme l'instrument de mon crime; [...] Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux: telle fut l'origine du Génie du Christianisme (I, 398).

Ainsi que le vœu de la nourrice et l'engagement du mariage, ce vœu est lié à la mère et sauve l'auteur du danger d'un remords débilitant. Les circonstances de ce vœu, pourtant, diffèrent radicalement de celles des vœux précédents. Si auparavant Chateaubriand était l'agent involontaire des désirs de sa famille, maintenant il engage sa volonté et sa foi. Il n'est pas étonnant qu'il parle de cette promesse comme d'une conversion: «[...] Je me résolus de changer de voie, le titre du Génie du Christianisme m'inspira; je me mis à l'ouvrage» (I, 399). Ce vœu lui fournit un sujet digne de l'ampleur de son imagination et de ses

connaissances. Ses contemporains ont reconnu l'originalité de son interprétation poétique du catholicisme et de son langage sentimental et sensuel. Le jugement du chevalier de Panat, cité par l'auteur, indique la contribution du Génie du Christianisme au romantisme français: «Ce n'est plus un théologien dans l'école, c'est le grand peintre et l'homme sensible qui s'ouvre un nouvel horizon» (I, 401). Chateaubriand entreprend cette tâche pour se réconcilier avec sa famille. Ce vœu favorise aussi ses ambitions et ses talents et le met sur le chemin de la gloire littéraire.

Le vœu joue un rôle incontestable dans les opinions politiques de Chateaubriand, et explique en partie sa fidélité à la monarchie légitime. Il est quelquefois surprenant de voir ce champion de la liberté de la presse, qui a risqué sa carrière politique pour condamner la tyrannie des gouvernements, prendre opiniâtrement le parti des Bourbons, avec qui, d'ailleurs, il avait eu des relations difficiles dès sa présentation à la cour de Versailles. Dans les MOT, il justifie ainsi son attitude: «Je préfère, dit-on, une famille à ma patrie: non, je préfère au parjure la fidélité à mes serments, le monde moral à la société matérielle; voilà tout» (II, 611). Critique perspicace des différents régimes, il attribue en grande mesure le chaos de la politique française à l'infidélité de tous les gouvernements post-révolutionnaires. Les démocrates qui ont guillotiné le roi ont dû s'incliner, à leur tour, devant l'empereur, que d'autres législateurs n'ont pas hésité à remplacer par Louis XVIII, et ainsi de suite. Chateaubriand voit dans ces changements continuels l'effet des mêmes passions auxquelles s'étaient livrés les sans-culottes. Une telle instabilité est d'autant plus dangereuse sur le plan politique qu'elle empêche l'établissement de la loi, qui seule garantit la liberté. Puisqu'il juge une démocratie irréalisable, l'auteur des MOT préfère soutenir la cause de la royauté légitime, qui a reçu le serment de ses ancêtres.

Selon Chateaubriand, la religion joue aussi un rôle important dans le domaine politique. L'athéisme, introduit dans ce domai-

ne par les révolutionnaires, est, pour lui, la cause de l'échec de la première république, ainsi que de toute liberté: «[...] la liberté, qui pouvait sauver le monde, ne marchera pas faute de s'appuyer à la religion; l'ordre, qui pouvait maintenir la régularité, ne s'établira pas solidement parce que l'anarchie des idées le combat» (II, 921). La fidélité des monarques européens à l'église catholique a rendu la société stable pendant plus de dix siècles. La religion promet plus d'indépendance à l'individu que «notre liberté moderne, toute maudite de la bénédiction des philosophes et des bourreaux» (II, 578), qui a plongé le pays dans un désordre interminable.

La tyrannie est le revers du chaos, due, elle aussi, à l'infidélité. Dans les MOT, Chateaubriand reproche souvent aux prétendus «grands hommes» de son temps d'avoir manqué à leurs vœux. Talleyrand, prêtre parjure, a survécu à toutes les révolutions, au prix de son honneur et du mépris de la postérité. Mais c'est encore pire quand le chef de l'État lui-même s'exempte de tenir ses promesses. Napoléon, qui a commencé par ne pas respecter le sacrement du mariage, a fini par «substituer sa volonté aux lois» (I, 874), et par sacrifier des milliers de soldats français à son égoïsme. Les rois français du XIX<sup>e</sup> siècle n'offrent guère de meilleurs exemples. Pour Chateaubriand, la plus grave erreur de Charles X a été de trahir la Charte. De même, le véritable tort de Louis-Philippe est son mépris pour la religion, ce qui l'a amené à devenir «tuteur infidèle» du petit Henri V (II, 450). Par une sorte d'ironie historique, l'abus de liberté représenté par la substitution de la volonté et de l'intérêt de ces souverains à la loi du serment amène la perte de la liberté d'autrui.

Tout jeune, Chateaubriand a appris la valeur du vœu et les bienfaits qui en résultent. Le remerciement qu'il adresse à sa mère est sans doute sincère: «Glorifions les mères qui donnent de si tendres et de si bonnes leçons à leurs fils! Bénie donc soyez-vous, ma mère, de qui je tiens ce qui peut avoir honoré et discipliné ma vie» (II, 452).

Bien que Chateaubriand ne parle explicitement du vœu que dans les premiers livres des MOT, les trois vœux de sa jeunesse – le vœu de sa nourrice, l’engagement du mariage et le vœu d’écrire *Le Génie du Christianisme* – ont influencé considérablement sa carrière politique et d’homme de lettres. Dans les MOT, Chateaubriand rectifie l’opinion exprimée dans *Atala*, où l’on s’interroge sur la légitimité du vœu. Loin de critiquer la pratique du vœu, dans son œuvre autobiographique Chateaubriand se montre reconnaissant envers sa famille, sa province et sa religion: c’est à elles qu’il doit ce genre d’obligation spirituelle, qui a agi sur lui comme une véritable providence.

Dans le dernier paragraphe des MOT, Chateaubriand se peint en train d’écrire les derniers mots de son autobiographie. C’est l’aube. Les premiers rayons du soleil annoncent non seulement un nouveau jour, mais aussi une nouvelle époque dont il aura été l’avant-coureur: «Je vois les reflets d’une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu’à m’asseoir au bord de ma fosse; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l’éternité» (II, 939). Ces mots rappellent curieusement les dernières lignes de René, qui représentent le héros, solitaire et morose, s’asseyant, lui aussi, chaque soir sur un rocher, face au soleil couchant<sup>6</sup>. Dans les MOT Chateaubriand renverse cette image négative. Le narrateur, plein de vigueur et de perspicacité, se tourne vers le matin plutôt que vers la nuit. Malgré la proximité de sa mort, il pense à l’avenir. N’est-il pas permis de supposer que le créateur de René a surmonté l’indécision et l’impuissance de son personnage fictif par sa fidélité à ses vœux? S’il contemple l’éternité avec confiance, c’est qu’il se plaît à reconnaître que sa loyauté sur la terre trouvera sa récompense outre-tombe à la fois dans l’absolution de la part du lecteur et dans le salut éternel.

Mary Anne O’Neil

6. Chateaubriand, *Atala...*, cit., p. 344.